

Diana di Colloredo

Minutie et patience pour une mosaïque à la romaine

Elle est la seule en France à travailler comme ses ancêtres de Rome ou Pompéi. Une passion qu'elle transmet aujourd'hui.

Supposons que dans 2000 ans, une équipe d'archéologues fouille au croisement des rues du Faubourg-Saint-Honoré et de Penthievre ? Les chercheurs pourraient alors se croire dans une annexe de Pompéi, car ils tomberaient sur un gisement de mosaïques parfaitement conservées, représentant des chimères, de riches villas romaines ou des bouquets aux multiples nuances de vert... C'est en tout cas l'ambition de Diana di Colloredo, la mosaïste installée au rez-de-chaussée de cet immeuble bourgeois du 8^e arrondissement de Paris : créer pour durer.

Cette italienne, toujours alerte, aime citer le peintre de la Renaissance florentine Domenico Ghirlandaio (1449-1494) : « La mosaïque, c'est la vraie peinture pour l'éternité. »

En 2000 ans, seul le ciment a remplacé la chaux

Si les références de Diana viennent de loin, son tour de main aussi. Ses mosaïques, elle les réalise de la même manière que ceux qui ont couvert les murs de Rome ou de Pompéi de fresques de pierre colorées. Comme le lui a appris son premier professeur, Nello della Ciana, ancien maître des Ateliers du Vatican. « Au début, il a refusé de m'enseigner son art, sourit Diana. Il a fallu que j'insiste... » Seules concessions à la modernité : le ciment a remplacé la chaux pour lier les multitudes de petits cubes de marbre qui forment le motif de ses créations. Et ses sujets ne lui viennent pas toujours de la Rome antique, mais aussi de thèmes du Moyen Âge, d'Extrême-Orient. Ou, plus récemment, des sols de la basilique Saint-Marc de Venise.



Des petits cubes du sol au plafond. Sur les murs de son atelier-école, Diana a accroché des dizaines de ses œuvres. Et là où il reste de la place, une soixantaine de bacs débordent de rectangles de marbre soigneusement triés par teinte.



1^{re} étape

Le choix des couleurs.
En se basant sur un patron vite esquissé, Diana choisit ses couleurs. Le jaune des oiseaux se déclinera en 4 nuances.



2^e étape

Une taille au millimètre. À l'aide de sa « martellina », elle coupe de minuscules cubes. Avec d'imperceptibles variations pour ceux qui s'inscriront dans les courbes du dessin.

3^e étape

À l'envers. Sur du papier kraft sur lequel figure son motif inversé, Diana pose les « tessere ». Cette mosaïque sera ensuite retournée sur une plaque de ciment.

Ces détails mis à part, son appartement-atelier est rempli des mêmes matériaux que ceux des maîtres de la mosaïque antique : tessere, petits carrés de marbre que Diana di Colloredo va sélectionner elle-même en Italie, classés par teinte, du nero (noir) au giallo mori (un beau jaune rosé). Au total, Diana utilise une soixantaine de nuances différentes, beaucoup plus que ce que l'on trouve dans les mosaïques en vente dans le commerce, ce qui lui permet de créer de délicats effets de dégradé.

C'est aussi en Italie qu'elle se procure sa martellina. Ce marteau à la tête en demi-lune, équipé de lames à chaque extrémité, lui sert à tailler le marbre en petits cubes d'à peine 5 millimètres de côté, tous aux mêmes dimensions. « C'est très minutieux, il faut que chaque tessera suive parfaitement la courbe du dessin. Selon les dimensions et la complexité du motif,

une mosaïque va me prendre une semaine, un mois... ou un an ! », explique la créatrice, qui a eu le coup de foudre pour cette discipline exigeante sur le tard. Cette Romaine a d'abord travaillé dans l'édition à Turin avant de devenir photographe pour le cinéma et la presse magazine tout au long des années 1960.

Ses créations ont séduit les Dassault, le sultan de Brunei...

En 1970, au sommet de cette première carrière, elle participe au tournage d'Una Macchia Rosa, un film de Enzo Muzi. Ce n'est qu'après qu'elle rencontre Nello della Ciana et consacre sa vie à la mosaïque. À la différence de son vieux maître, Diana di Colloredo n'éprouve pas de problème pour adapter la mosaïque à la décoration moderne. Ses mosaïques ornent des murs, mais aussi des pieds de lampe, des vases ou des tables

basses, comme les visiteurs de la 13^e édition du Salon du Patrimoine Culturel, ce mois-ci, pourront s'en rendre compte. Ses clients, du sultan de Brunei à la famille Dassault, sont très jet-sets. En effet, une mosaïque à l'ancienne peut valoir de quelques centaines à plusieurs milliers d'euros, mais ses élèves, avec elle, peuvent pendant les cours, réaliser l'œuvre de leur choix dont ils ont toujours rêvée parce-que dans son atelier de Paris, ville où elle s'est installée depuis plus de vingt ans, elle a créé la seule école de mosaïque antique de la région. On peut même en ressortir diplômé, et perpétuer l'héritage de Pompéi. ■

ADRIEN GUILLEMINOT

Retrouvez Diana, dans son atelier-école, 130, rue du faubourg-Saint-Honoré, Paris. Tél. : 01 42 89 41 51. Au Salon du Patrimoine Culturel, du 8 au 11 novembre, 10h-19h et 10h-18h le dimanche. Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, Paris. 5 €/11 €. Tél. : 01 49 53 27 00.

EN CHIFFRES : UN TRAVAIL DE FOURMI

Nombre de tessere
dans une
mosaïque d'1 m²

40 000

Surface de la plus
grande mosaïque
du monde*

475 m²

Nombre de nuances
de marbre
utilisées par Diana

60

* Plafond de la basilique
du Sacré-Cœur, Paris.